

Gilles d'Andrès est actif dans l'écriture et les arts sonores.

## Textes courts

Outre un premier roman dans le cadre de son master au CAP, Gilles d'Andrès a écrit de nombreux textes courts. Certains ont paru dans des fanzines autoproduits, d'autres ont été lus sur des podcasts ou lors de festivals. En voici quelques-uns.

Sans titre, « Les détours du [lis] », n°1, octobre 2017.

Il est dit que les Ancêtres, sortis du sol, ont cheminé à travers des étendues stériles, tout comme leurs descendants, les hommes, nomades dans leur vaste pays. Chez BHP Billiton, nous offrons de multiples débouchés au sein de nos réseaux miniers d'Australie occidentale et d'ailleurs – nous disposons d'un portefeuille d'opérations global.

Tjupurrurla avale huit cacahuètes enrobées de chocolat. Il y a une impossibilité pour les Aborigènes.

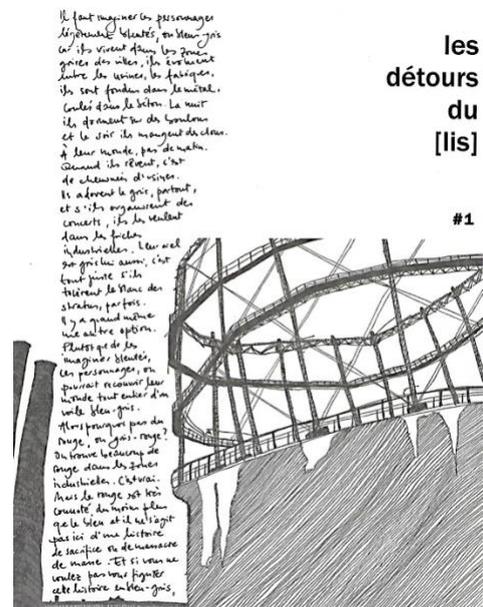
Les Ancêtres voyagent, chassent, installent leur campement, s'aiment, se battent, parfois s'entredévorent et se violent, ressuscitent... et ce faisant, ils modèlent le paysage. Ce sont les plus gros et lourds véhicules au monde, conçus pour la route, certains atteignent 200 tonnes et plus de 50 m de long, engloutissant des centaines de litres de carburants.

Il y a une impossibilité pour les Aborigènes. On entend Toowoomba, Nowra, Whyalla. On vit à Sydney, Brisbane, Darwin.

Lorsque l'univers eut pris forme, les Ancêtres, lassés, se retirèrent dans la terre d'où ils étaient sortis mais leur esprit reste une force qui dort dans tout ce qu'ils ont créé. Je pars mi-octobre pour l'Australie et souhaite passer trois jours dans le Centre Rouge. Vous connaissez des agences qui proposent des safaris de bonne qualité?

On vit à Sydney, Brisbane, Darwin. On se déplace à Wollongong, Wagga Wagga, Bombala.

Avant leur départ, les Ancêtres ont expérimenté, innové, pris des risques, découvrant les coutumes et les comportements qui permettent de maintenir l'harmonie. L'Australie ne sait plus que faire de ses dromadaires, une espèce qu'elle perçoit comme une plaie pour les cultures. Des ONG dénoncent des massacres à la mitrailleuse à bord d'hélicoptères.



On se déplace à Wollongong, Wagga Wagga, Bombala. On finit par revenir à Sydney, Brisbane, Darwin.

Toutes les formes de la création, des insectes aux étoiles, possèdent une part de la force primitive, et chacun à sa manière reflète une forme de cette force. Il est nécessaire d'être en dehors du territoire australien et d'avoir un passeport éligible pour procéder à l'obtention du visa. Compter trois semaines à un mois avant réception.

On finit par revenir à Sydney, Brisbane, Darwin. Tjupurrurla avale huit cacahuètes enrobées de chocolat.

*Un transatlantique*, lu sur le podcast « EPIC OMOT » d'EPIC-Magazine, n°5, janvier 2020.

### **Un transatlantique**

Il y a des mots qu'on capture, qu'on traîne jusqu'ici et qu'on domestique, c'est-à-dire qu'on en tire tout le sens et la musicalité. Une fois dépouillés, appauvris, ils ne sont plus que carcasses vouées à disparaître. D'autres mots plongent dans l'oubli après avoir été cent fois humiliés. Et peu refont surface. Parmi ces mots qu'on a cloués sur la place publique puis ressuscités, il y a «amok», ramené en 1922 par l'Allemand Stefan Zweig.

«Amok ou le fou de Malaisie», écrit Zweig. «Amok, l'enfer de la passion». On débarqua le mot d'un transatlantique au port de Naples en 1912. Les journaux ne donnèrent aucune information et «amok» ne fut nommé que dix ans plus tard par le quotidien viennois Neue Freie Presse. Sous le titre «Der Amokläufer», le coureur-amok. En Malaisie, le mot désignait un état de fureur intense provoqué par l'opium. Zweig ne s'est pas rendu à Java en 1908, mais en Birmanie. C'est depuis ses rivages qu'il dit avoir pêché «amok», qui baignait dans la Mer des Adaman. A moins qu'il ne l'ait trouvé quelque part dans les massifs du Triangle d'Or, où l'on consommait l'opium au moins autant que les épices. Peu importe, il mit quatre ans à rapatrier le mot. Et, pour le moins minutieux, dix ans de plus à le préparer, à l'agrémenter, avant de le présenter aux Allemands complètement civilisé. On oublia l'opium, il ne resta que l'enfer de la passion. «Brûle donc! Seulement si tu brûles, tu connaîtras dans ton gouffre le monde.»

Trente ans avant Zweig, «amok» échappait de justesse à l'Anglais Rudyard Kipling, auteur de «Jungle Book». Lors de son départ précipité d'Inde, le mot avait encore le sens de rage incontrôlable, la fureur des éléphants asiatiques qui détruisent tout sur leur passage. L'opium est venu ensuite, avec la route et l'exil, comme il s'évaporait à présent, à l'arrivée en Europe.

Dans les salons pré-hitlériens, on se passionna pour « amok », sa musique, son chant. On l'utilisa sans compter, on le fit courir. De «l'enfer de la passion», il renvoya aux actes de décompensation de la guerre, quand les soldats se précipitaient vers les tranchées d'en face, décidés à entraîner dans leur mort autant d'ennemis que possible. En psychiatrie, il désigna un trouble sévère du comportement. Et toujours cet «enfer de la passion» qui ne le quittait pas, parce que le livre de Zweig avait fait sensation. C'en était trop, le mot a fini par s'essouffler, dépérir. Il a soudain rebuté. On lui en préféra d'autres, comme l'africain «kola», qui se mariait bien avec «coca» pour inonder le marché à l'aube du IIIe Reich.

Après des décennies d'indifférence, la presse a fait revenir «amok». C'est aujourd'hui un mot séduisant comme un mystère oriental, même si je le sais plus fou, plus aliéné que jamais. Le sortir du tombeau de l'oubli, c'était un péché, une comédie poétique visant à compenser la

froideur des attentats de Paris. Abruti, hagard, «amok» Frankenstein chancèle péniblement à travers l'Europe, d'un homicide à l'autre. Le mot, qui se cale bien dans les titres des journaux, laisse encore dans son sillage des milliers de dépouilles, à défaut de voir sa propre existence prendre fin.

*Turbulences et Tunnel*, lus dans le cadre du festival Chocolatissimo, octobre 2019, Neuchâtel.

## **Turbulences**

En me lovant sur les coussins et les traversins, près des fenêtres qui offrent aux regards la surface brillante du lac, je me dis qu'on ne peut rêver meilleur cadre pour écouter une histoire. Plonger dans le passé du chocolatier Suchard, laisser mon imagination planer dans les rues du vallon de Serrières des années 50. Pour la raconter, cette histoire, j'ai devant moi un octogénaire soleurois vissé dans un fauteuil en rotin. C'est Peter Krupp, l'inventeur du Suchard Express, l'homme qui a commercialisé le cacao en poudre de mon enfance. Aux yeux de certains, un héros national. Il est secondé, comme toujours depuis des décennies, par sa femme Angela, dont le visage s'ouvre en un éternel sourire. Il ne manque à cet univers caressant qu'un bol de fourrés au praliné, mais je sais qu'on ne peut pas tout avoir.

1949, mille mètres au-dessus du Cervin. Peter Krupp vient d'annoncer en grande pompe la création du Suchard Express, mais le champagne et les hors-d'œuvre n'ont pas apprécié la nouvelle. Ils bondissent sur les vestons, les cravates, les visages. Tout le gratin politico-industriel attroupé dans la carlingue se fait copieusement arroser. Monsieur le directeur a du ramequin sur la joue. La femme d'un conseiller d'État essore le bas de son tailleur trempé de mousseux. Il y a même de la pâte feuilletée dans les narines d'un député suppléant. Les convives ne savent pas s'il faut rire pour garder contenance ou commencer à s'affoler. C'est que l'appareil se dirige tout droit sur la pyramide sommitale du Matterhorn (4478 mètres). A peine baptisé, Suchard Express menace déjà de rendre l'âme, et avec lui son principal instigateur et promoteur, le directeur des usines Suchard et sa femme, plusieurs chefs de services et contremaîtres, deux directeurs de départements du canton et leurs femmes, des représentants de l'administration fédérale, le maire de Neuchâtel et sa femme, un ingénieur agronome, un membre du syndicat des machines-outils, un pilote et un co-pilote.

Finalement, l'avion se redresse tout à fait, les premières boîtes de cacao en poudre ne noircissent pas la robe du Cervin, on souffle, on échange des plaisanteries, on sort la bouteille de secours du frigo aérien, on réajuste les nappes, on jette les hors-d'œuvre gâtés par-dessus bord et on lance à nouveau Suchard Express, en croisant les doigts cette fois. Krupp passe 40 ans dans l'entreprise, gravit des échelons, déplace des personnels, en engage d'autres, voyage à travers l'Europe, serre la main de la princesse Grace de Monaco, prend une retraite confortable sur les rives du lac de Neuchâtel afin de couronner une carrière de haute voltige - qui commençait donc sous les meilleurs auspices.

Si Krupp est resté très terre à terre, c'est avec le chocolat. Un carré par ci, un carré par là, consommés avec retenue et digérés avec discipline. Son dada à lui, c'est les chiffres, qui ont toujours eu droit aux plus belles envolées lyriques. On lui paie 100'000 francs pour six semaines de cours de gestion, on lui attribue un poste de « product manager » pour le secteur non manufacturé qui monte presque aussitôt à 35% du chiffre d'affaires, on le félicite pour avoir triplé le budget dévolu à la publicité et au marketing et pour avoir gagné dix contrats d'exportation, on offre grâce à lui 150 bouteilles de fendant neuchâtelois à chaque représentant de Suchard pour consommation au ras du sol, on lui accorde quatre mois de cours à la Swiss London Highschool, on finit par lui confier le bouclage des comptes de la

boîte, on le marie avec une Grisonne, Angela, qui faisait un stage de onze mois chez Suchard pour apprendre le français. Krupp se souvient que « le chef de vente, c'était Echslin » et que la devise de son patron Klaus Jacobs était « le chocolat, ce café d'aujourd'hui ». Il a aussi retenu quelques bonnes leçons d'économie appliquée et d'entrepreneuriat, même si elles se contredisent : « pour réussir, il faut que les finances soient saines », « ce qui importe avant tout, c'est l'ambiance de travail », « il faut avoir la plus grande confiance en ses collaborateurs et ne les critiquer qu'entre quatre yeux », « il s'agit de toujours contrôler et faire pression », « il faut aimer le produit avant tout », « l'important est de rester humain ».

Face à cette avalanche de chiffres et de formules, face aux prouesses aériennes de Krupp qui ont fini par vicier l'air de son salon néobaroque, je me redresse sur les coussins, tourmenté. Concernant Suchard, beaucoup de paroles en l'air, rien sur l'atmosphère. J'aurais aimé écouter une autre histoire, sur l'ambiance de travail, la routine, les rues du vallon de Serrières. Le vieil homme me fait l'effet d'un produit marketing. Avant le chocolat, avant le Suchard Express, c'est lui le premier atout marché de la maison. Le Krupp, produit non manufacturé, 35% du chiffre d'affaires. Je vois qu'une mouche s'est posée sur le crâne dégarni de l'octogénaire. Je pense au fuselage de l'appareil enfoncé dans les neiges éternelles. « Vous savez, en ce temps-là, le marketing n'existait pas. On est fiers de ce qu'on a pu faire. » Pour Krupp et ses collègues, elle était là, l'aventure. Dans la conquête des parts de marché, en pleine logique néo-libérale, au cœur du Plan Marshall dans l'Europe d'après-guerre. Si en 1949 cet avion s'était écrasé et le cacao en poudre avec, je n'aurais jamais pu déguster tout ce lait chocolaté avant l'école. « Vous savez, c'est Mondelez International qui détient la plupart des licences sur les produits Suchard aujourd'hui. » Comme en disant ces mots, le héros national remue légèrement sur son fauteuil, j'observe la mouche qui décolle de son Cervin.

## Tunnel

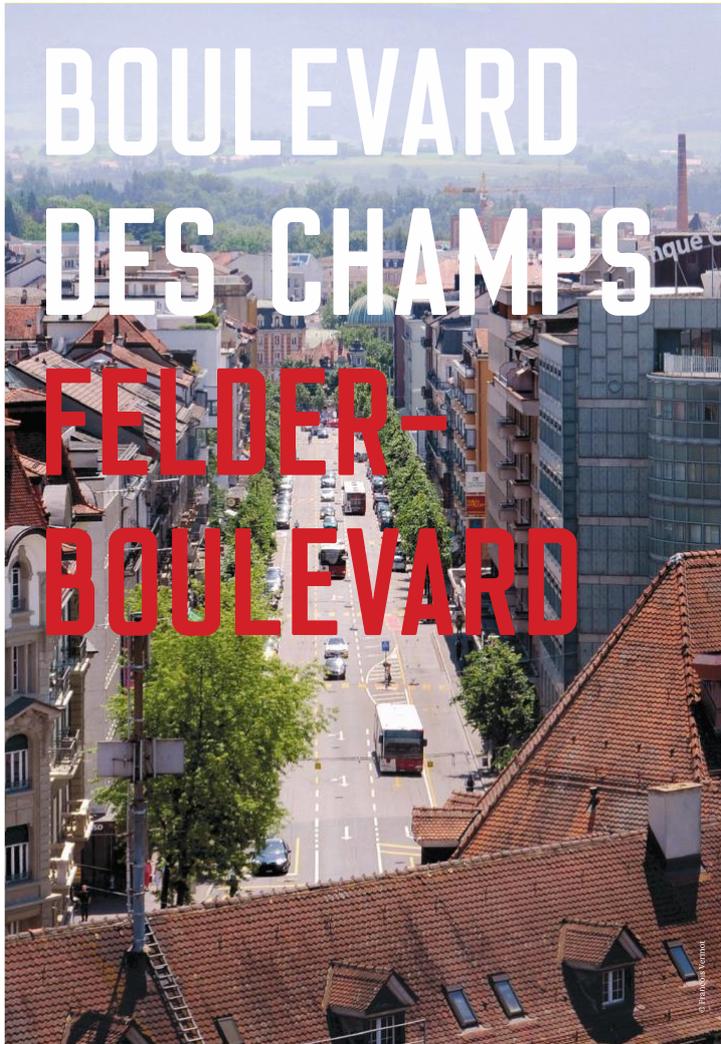
Le tube, massif, pend à plus de douze mètres de haut. Il traverse d'un bout à l'autre la rue Erhard-Borel. L'ouvrage, dévoré par la rouille sur toute sa partie inférieure, s'élance de la paroi de granit d'un ancien bloc industriel jusqu'à la façade jaune pâle d'un bâtiment qui, coiffé de sa cheminée et de sa tour de métal incandescent, a des allures d'usine à gaz. Le tube ivoire mesure trente mètres de long et trois mètres de diamètre au moins. C'est presque un tunnel. On pourrait facilement faire passer des automobiles au travers.

Le tube d'acier surplombe la route à l'équerre. Il fait le lien entre deux pans du vallon de Serrières, deux pans délimités par cette petite rue large, historique, la rue Erhard-Borel. Les ouvriers de la fabrique Suchard ont pris ce chemin pendant des décennies pour gagner les usines et leur pain. La rouille a attaqué toute la partie inférieure du tube, par grosses parcelles. La partie supérieure, invisible aux passants, est peut-être plus marquée encore à cause des intempéries. Mais ce sont les traces de corrosion sur les côtés, visibles loin à la ronde, qui font vraiment du tube un vestige, un stigmate du vallon. Les regards sont happés par cet ouvrage rougeoyant, témoin écaillé d'une époque fanée. La rouille restitue au tube son caractère de friche industrielle. Quoi qu'eût été sa fonction, il ne sert plus désormais. Il était l'un des nombreux éléments de l'empire Suchard.

Le tube passe au-dessus d'un café-théâtre enfoncé dans un mur de granit et d'une brocante abritée sous un toit de tôle, derrière un amas de grillages. Près du trou béant juché dans la paroi du bloc industriel, des drapeaux suisse et portugais pendent d'une même fenêtre. De la fumée s'élève d'une cigarette. Le bâtiment voisin, avec ses encadrements moulurés, témoigne d'une époque plus ancienne encore que Suchard. Il devait y avoir autrefois un moulin à cette hauteur. La tourelle d'escaliers et la rivière qui coulent juste à côté semblent le confirmer.

Soudain, une odeur de poulet rôti. Deux chiens qui aboient. Un dernier regard au tube d'acier qui s'écaille, suspendu sur le quartier.

## Arts sonores



En plus de l'écriture, Gilles d'Andrès s'intéresse aussi à la musique et, plus généralement, à l'univers des sons. Outre un premier album de chanson française écrit, composé et produit dans le cadre de son master au CAP, Gilles d'Andrès a participé à une installation sonore pour le festival d'art contemporain Belluard Bollwerk International 2017, à Fribourg. Les quatre membres du collectif ont délocalisé par le son le boulevard de Pérolles, l'artère principale de la ville, sur un petit chemin de promenade à la périphérie. Le visiteur déambulait dans un paysage naturel tandis que lui parvenaient les sons des terrasses de cafés, des arrêts de bus, des sorties de commerces, etc. Le projet questionnait le rapport entre l'urbain et le rural ainsi que le grignotage des zones à construire sur les terrains agricoles et les zones boisées.

*Boulevard des champs, 2017, for 20 stereo microphones and loudspeakers, 24h.*



Se det gråa trädet. Himlen runnit  
genom dess fibrer ned i jorden –  
bara en skrumpen sky är kvar när  
jorden druckit. Stulen rymd  
vrides i flätverket av rötter, tvinnas  
till grönska. – Det korta ögenblicken  
av frihet stiger ur oss, virvlar  
genom parcernas blod och vidare.

### *Dîner de campagne*

Des stèles vogues en ligne de mire, et je m'y  
insère. Soit je laisse couler de sombres  
larmes à l'intérieur, soit je souris à la nuit qui  
se lève sur la montagne.

Graves sont les visages qui guettent, précis comme des  
horloges. Ils gardent les berges fauves.  
Peur sombre ! Ombre hantée. Languissante jarre  
maintes fois roulée.

### *Soir d'été*

On se doit de se trouver grand. On court sur la nature  
du firmament comme dans un jardin fiévreux –  
nu dans le ciel sacrifié jusqu'à ce qu'oublié  
soit le jardin. Des chaises rondes  
froides et flétries mais aussi rouges, doublées  
jusqu'à l'os. – Cette courte aigreur  
qui fait frissonner chaque os à froid, vivoter  
au nom d'une parcelle de sang qui se vide.